

YORG – 1

Ils avaient galopé dans le désordre pendant près d'une heure, mais le feu semblait toujours plus proche d'eux. Tout à coup, l'un des camions, qui était en tête à ce moment, s'arrêta. Yorg arriva au même endroit quelques instants plus tard, découvrant la raison de cette halte. Il se trouvait au bord d'une rivière qui avait vingt pas de large. Il comprenait la prudence de Hou-na, qui conduisait le véhicule : dans les dernières lueurs du jour, le cours d'eau semblait paisible, mais cela pouvait signifier qu'il était profond et que le camion ne pourrait le franchir.

Rork qui n'avait pas hésité et avait traversé, faisait faire quelques pas à son cheval dans de hautes herbes très sèches. Il les appela :

– Il faut traverser sans perdre de temps. Une fois sur l'autre rive, nous serons sauvés !

Yorg fit la moue. Avec le vent qui soufflait de plus en plus fort, la rivière n'était pas assez large pour arrêter les brindilles enflammées et le feu allait

reprendre de l'autre côté.

En effet, il vit tout à coup une flamme naître en face. Le feu était-il déjà aussi proche ? La flamme bougeait, des colonnes de fumées s'élançaient vers le ciel pour être aussitôt rabattues au ras du sol par le vent. C'est alors qu'il remarqua une ombre qui dansait le long de la rive, une torche de paille à la main pour communiquer le feu en dix endroits.

Il comprit ce qui se passait. Rork allumait un contre-feu ! Il traversa aussitôt, incitant les autres à faire de même. De l'autre côté, il jugea que Rork, qui avait bouté le feu sur plus de cinquante pas de large, n'avait pas besoin d'aide. Il bondit à terre et se mit à entraver son cheval.

— Vite, avant qu'ils ne soient si terrorisés qu'ils ne songeront qu'à prendre la fuite ! hurla-t-il.

Il dut faire usage de toute la puissance de sa voix, car les ronflements des flammes des deux incendies produisaient maintenant un bruit assourdissant.

Les camions traversaient à leur tour. Ils ne s'éloignaient guère de la rive, le sol étant couvert de cendres encore rougeoyantes qui auraient aisément fait fondre les pneus. Et pourtant la chaleur qui provenait de l'arrière devenait de plus en plus insupportable.

La température montait encore. Quelques-uns de ses compagnons se jetèrent dans l'eau, mais il fallait y rester complètement immergé pour jouir d'un peu

de fraîcheur ; et dès qu'on revenait à la surface, l'air était si chaud qu'on suffoquait en tentant de respirer. Il valait mieux rester sur le sol ferme, à l'abri derrière un camion, pour éviter le pire, et c'était là que les cavaliers tiraient leurs montures.

Heureusement, ce paroxysme ne dura que quelques minutes. Les feux allumés par Rork s'éloignaient déjà et ceux de l'autre rive mouraient d'avoir consumé tout ce qui brûlait rapidement. Plus loin, à quelques dizaines de pas, les arbres et les soliveaux continuaient à flamber, et cela durerait peut-être des heures encore. Yorg pouvait voir qu'en amont et en aval, l'incendie avait sauté par-dessus la petite rivière, comme il l'avait pressenti. Le feu continuerait sa conquête de la plaine pendant des heures encore, mais il les avait épargnés.

Le calme revenait. L'air restait très chaud, à peine respirable et chargé d'une poussière noire qui salissait tout. L'eau de la rivière était tiède, mais, avec le courant, elle redevenait rapidement plus froide, preuve qu'à quelques centaines ou milliers de pas en amont, elle n'avait jamais été chauffée par l'incendie. Yorg décida à ce moment que le lendemain matin, ils se dirigeraient de ce côté, même s'il s'agissait d'un détour par rapport à la direction suivie : les bêtes auraient besoin de paître et les voitures de faire des copeaux de bois frais pour continuer à rouler.

C'est alors qu'un Rork qui aurait pu passer pour

un Malahim, tant il avait le visage, les bras et les jambes noirs de cendre, arriva parmi eux.

— Où est Koùm ? lança-t-il d'un ton qu'il voulait rageur, mais dont il ne parvenait pas à exclure l'inquiétude.

Tout ce qu'ils purent lui dire, après s'être rapidement consultés, était qu'il ne s'était pas arrêté auprès d'eux. Lui et Torkiiz avaient continué à fuir l'incendie primaire sur le dos de leurs sauteurs et on ne les avait plus vus depuis plus d'une heure.

Rork retourna vers son cheval. Il fallut que Kerbona et Warf insistent, levant presque la main sur leur chef, afin de lui faire comprendre que les chevaux étaient tous exténués et qu'il serait fou de se risquer dans une course aveugle, pour qu'il admette sa propre fatigue. Mais, dès les premières lueurs du jour, ou même avant, il serait en selle pour porter secours à son fils. Et au jeune Malahim qui partageait son sort, admit-il un peu plus tard.

* * *

Ils avaient repris la route dans une aube très grise, car les fumées persistaient là où il y avait eu plus que de l'herbe à brûler, et le vent, qui venait du sud-ouest, soulevait en permanence la poussière, forçant les hommes à se masquer le visage d'un lambeau de toile et à faire de même pour les montures. La soif les taraudait en permanence, comme dans un désert de

sable, mais en ce qui concernait la faim, ils n'avaient pas vraiment à se faire du souci, car les cadavres déjà cuits ne manquaient pas sur leur route. La viande était souvent carbonisée, mais à force d'y tailler, on trouvait quelques morceaux mangeables, qui ne manquaient que de sel et de quelques épices.

Ils cheminèrent plus de la moitié de la journée dans un paysage désolé, avant d'atteindre une zone plus humide où le feu n'avait pu exercer des ravages aussi profonds et finirent par atteindre une rivière peu profonde qui avait cependant été assez large pour arrêter le feu. Ils en commencèrent la traversée.

Pour les chevaux, c'était aisé, car elle ne leur montait jamais jusqu'au poitrail. Les voitures, elles, furent arrêtées sur un banc de cailloux, car au-delà, il y avait un chenal de trente pas de large, bien trop profond pour elles.

Rork, toujours inquiet pour Koùm, emmena Kerbona et Yarda sur l'autre rive, promettant d'être de retour pour le coucher du soleil, tandis que Yorg, Duno et Kargon partaient vers l'amont.

TZA-FENG – 1

Il avait retrouvé ses troupes, découvrant que Mekmett était absent. On s'attendait à l'un de ses éclats de rage habituels, mais il s'était contenté de sourire. Le sergent de la milice et ses hommes avaient été intégrés dans la troupe. Il serait pénible pour eux pendant quelques jours de suivre le rythme et la discipline imposés par le kolnel, mais s'ils y survivaient, ils feraient de bonnes recrues.

Or, Tza-Feng, qui venait de reprendre contact avec l'Empire Tching, prenait conscience du fait qu'il ne commandait qu'à un petit détachement et que celui-ci, perdant un homme ici ou deux là, avait vu son effectif fondre au fil des mois. Il était fier de ses hommes, sans le dire. De tous ceux avec qui il avait combattu, c'étaient sans conteste les plus aguerris. C'étaient aussi les plus féroces, ceux pour qui le sang de l'adversaire ne comptait pas, parce qu'en le suivant, ils s'étaient trouvés loin de tout et vraiment livrés à eux-mêmes.

Cependant, s'ils avaient été plus de trois cents au départ, il n'avait plus que deux cents survivants avec

lui. Face aux tribus qui ne regroupaient jamais plus de cinquante guerriers, c'était une masse imposante. Les Malahims de Mungil-Toù, qui comptaient plus de trente clans, avaient constitué une menace par leur nombre, mais ils n'avaient pas la discipline voulue et leur armement était primitif. Les Nièpps n'étaient guère mieux armés, et moins nombreux, et pourtant leurs officiers avaient une valeur certaine. Heureusement qu'il avait pu jouer sur l'opposition de ces deux groupes.

Tza-Feng se fit servir un repas chaud, un peu de viande et du riz provenant des greniers de l'un des villages pillés par les clans de Malahims qu'il suivait depuis des semaines. L'apaisement de sa faim ne lui faisait pas oublier les pensées qui agitaient son esprit, mais lui permettaient de considérer les choses d'une manière plus pondérée.

Il venait de passer quelques heures dans une petite ville qui ne figurait même pas sur les cartes dont il disposait lorsqu'il avait jailli des frontières. La milice était des plus piètres et pourtant, s'il avait dû donner l'assaut avec ses deux cents hommes, il n'était pas sûr qu'il aurait triomphé.

Il avait jusqu'à présent vécu dans l'illusion, parce qu'il n'avait pas eu de véritables adversaires en face de lui. La réalité le frappait de plein fouet : il avait forgé une arme lui permettant d'abattre l'Empire Tching et de réaliser le serment fait à ses ancêtres,

mais à quoi servait le meilleur des sabres si l'on devait affronter dix mille guerriers maniant un fer, même s'il était de qualité moindre ?

S'il voulait que son rêve se réalise sans être brisé dans l'œuf, avant même que le Grand Timonier n'ait conscience de la menace, il allait devoir recruter beaucoup de monde, et surtout le former à devenir digne des hommes qu'il commandait déjà.

D'autres que lui auraient été abattus par cette constatation. Tza-Feng sourit à cette idée, car c'était un nouveau défi, et l'un de ceux qui lui plaisaient le plus, car l'issue ne dépendait que de lui, de son talent à séduire les hommes et à les rendre dignes de le servir.

Il allait trouver les recrues dont il avait besoin. Parmi les habitants des villes limitrophes et leurs garnisons de mollassons. Ou les paysans que l'Empire considérait comme des moins que rien. Et pourquoi pas parmi les barbares qui grouillaient aux frontières ? Tout le monde parmi ceux-là avait envie de se venger, ou de piller, ou de conquérir, et c'étaient des motifs excellents pour devenir un bon soldat. Il songea à Kao-Tang et à sa famille. Ceux-là feraient peut-être de bonnes recrues, à condition d'oublier une femme, ou une petite amie. Les femmes, c'était bon pour assouvir de temps à autre ses besoins physique, pas pour vous détourner de la fidélité au chef du régiment où à la solidarité qui devait être la

règle entre combattants.

N'était-ce pas pour ceux-là qu'il était devenu Tza-Feng, kolnel des gardes noirs, lui qui n'était au départ qu'un gamin inculte, fils d'un paysan d'une tribu d'esclaves, même pas citoyen de l'Empire ?

Quand, un peu plus tard, un soldat vint l'avertir du retour de Mekmett, il sourit, car il allait avoir encore plus besoin du vieux sergent. Il espérait que celui-ci, qu'il avait chargé d'une première mission de recrutement parmi les fuyards, ne revenait pas seul.

LHERSED – 1

Le pillage de la ville avait duré deux jours. Il y avait tant de richesses qu'ils n'avaient pas pu tout emporter, ce qui convenait à Lhersed, même s'il avait fait grise mine comme les autres en constatant que ces richesses prenaient parfois des formes étranges.

Il y avait ces petits rectangles de papier tout d'abord. Chaque fois qu'ils avaient fouillé une maison individuelle, ou les bâtiments plus importants, ils en avaient trouvé. Parfois quelques-uns seulement, parfois des sacs pesant plusieurs livres. Et quand ils avaient interrogé des prisonniers pour obtenir l'or, on leur avait répondu la même chose. Dans l'espoir de sauver leur pauvre vie, les gens avaient indiqué des caches dans les murs, dans les caves, sous les planchers. Ils avaient débouclé leur ceinture pour en répandre le contenu sur le sol devant ceux qui les interrogeaient.

Lhersed avait fini par comprendre que le premier Tching qu'il avait interrogé n'avait pas cherché à le berner, car tout le monde, y compris les enfants, désignait les petits bouts de papier comme l'or qu'il

recherchait. Il avait feint de ne pas le croire, mais avait ordonné discrètement à ses fils de collecter ces papiers que l'on trouvait un peu partout dans les rues, jetés avec mépris par les guerriers frustrés. Il avait appris à les distinguer, car ils avaient plusieurs dimensions et étaient ornés de dessins différents sur l'une des faces, tandis que sur l'autre, c'était toujours le même visage qui apparaissait.

— Qui est-ce ? demanda-t-il à l'homme qu'il avait fait venir dans ce qui avait dû être la demeure du chef de clan de la ville.

L'homme était âgé. Il n'avait plus beaucoup de cheveux sur le crâne et ceux-ci étaient noués en une natte qui descendait loin sous les épaules. Il avait dû être un puissant, car ses vêtements, même souillés de crasse, de sang et de pisse, restaient rutilants : une tunique pourpre ornée de parements de fils argentés et des pantalons amples d'un jaune doré tombant sur des bottes courtes de cuir noir.

— C'est le portrait du Grand Timonier, chevrotait le prisonnier d'une voix tremblante.

Ce fut du moins la traduction que fit un autre prisonnier, un marchand ambulante, qui parlait une langue que pouvait comprendre l'un des guerriers.

— C'est... le maître de votre horde ?

Lhersed avait hésité sur le terme à utiliser. Il commençait à comprendre que l'univers avec lequel il venait de prendre contact lui réservait bien des

surprises et que les mots dont il disposait ne réussiraient pas à en couvrir tous les aspects.

— C'est...

Le traducteur perdit un instant le fil, avant de reprendre, après une conversation assez longue avec le notable qui, au fil de la discussion, semblait reprendre un peu d'assurance :

— Le Grand Timonier n'est pas une personne, Lhersed. Parfois c'en est une, mais le plus souvent, c'est tout un groupe qui porte ce nom. Celui qui apparaît sur les billets est le fondateur, mais il est mort depuis très longtemps, près de vingt générations. Cependant, c'est toujours en son nom que l'on gouverne l'empire Tching.

— L'Empire Tching ? Il peut nous en dire plus. Mais pas trop, ou alors plus tard, quand tu pourras m'en parler sans devoir discuter chaque mot avec lui.

L'interprète comprit le message : le chef de clan était curieux d'informations aussi précises que concises. Il échangea quelques phrases avec le prisonnier.

— Il m'a dit que l'Empire Tching était très vaste et comprenait plus de villes comme celle-ci, ou plus grandes, que celle-ci n'avait d'habitants avant que nous ne nous en emparions. Je lui ai dit que ce n'était pas sérieux et que tu n'aimais pas les menteurs ou les vantards. Il m'a dit qu'il pouvait le prouver. Je lui ai dit que tu le reverrais demain ou après-demain et que

tant qu'il aurait quelque chose d'intéressant à t'apprendre, il aurait la vie sauve.

Lhersed fronça les sourcils. Il n'appartenait pas à l'interprète mais à lui seul de faire de telles promesses. Cependant, cela ne lui coûtait rien et peut-être les révélations du prisonnier contiendraient-elles quelques bribes de vérité. Alors, pourquoi ne pas se montrer patient ? D'ici deux ou trois jours, il n'aurait plus besoin de faire parler cet homme, de toute manière.

Ses fils attendaient pour le rencontrer. Ils avaient établi le rapport destiné à Mungil-Toù et l'avaient fait apprendre par un esclave à la mémoire spécialement entraînée. Il les accompagnait et il récita le message.

Le récit des derniers événements était presque fidèle à la réalité. On avait un peu embelli la prise de la ville et minimisé ses richesses. Celles-ci n'étaient pourtant pas négligeables et trois cents esclaves, des hommes et des femmes en bonne santé, ainsi que vingt chariots chargés de blé, de pièces d'étoffe, de fûts de bière et d'outils divers en témoignaient. Il y avait aussi deux sacs de cet « or » étrange que l'on utilisait ici et deux autres pleins de pièces de monnaie en cuivre qui pouvaient servir aux petits achats quotidiens. C'était beaucoup plus que ce qu'avait rapporté le pillage des petits villages et Lhersed pouvait espérer que le maître de la horde en serait satisfait.

Si ce n'était pas le cas, il devait être prêt à entraîner son clan plus loin à l'est, là où la colère de Mungil-Toù ne pourrait l'atteindre. Après tout, si cette ville était considérée comme pauvre par ses habitants, il valait peut-être mieux s'éloigner vers l'est pour en trouver de plus riches !

LORGAN – 1

Ils étaient restés un moment à observer les monstres. C'était la première fois qu'ils pouvaient les voir au repos... ou presque, car ils ne cessaient de bondir, dans une sorte de jeu sans fin. Lorgan était fasciné, comme toujours, par ce dont il ignorait la nature exacte.

Delbar et ses gardes regardaient tout cela avec méfiance. Leurs armes étaient prêtes, même s'ils se doutaient que leurs glaives ou leurs piques ne pourraient aisément venir à bout de ces animaux aussi hauts que des maisons bourgeoises. Ake et les autres hommes du vent jetaient un autre regard sur les crapauds géants : pour eux, il s'agissait soit d'un gibier nouveau, soit d'un adversaire qui les défiait. Et tout gibier méritait de venir améliorer l'ordinaire, tout adversaire devait être affronté. Personne parmi eux ne s'était encore élancé, peut-être parce que leur instinct n'était quand même pas de courir à la mort de manière insensée.

Ils s'étaient arrêtés au bas des pentes, à plusieurs centaines de pas de la rive la plus proche. Le fond de

la vallée était presque plat, si ce n'étaient les monticules de pierres nues ou parfois couvertes de quelques buissons maigrelets. La vue portait loin et les collines de l'autre rive étaient distantes de près d'une lieue.

Un peu en amont, la vallée n'était large que d'un quart de lieue, avaient déterminé les éclaireurs. Cependant, pour cette raison, le fleuve ne s'y composait que d'un seul bras et d'un courant puissant, qui devait être profond de plusieurs toises. S'ils voulaient traverser sans trop de difficultés, ce serait ici... juste à l'endroit où pataugeaient les crapauds géants.

— Ces bêtes devraient avoir des... cavaliers, fit remarquer Lorgan à Delbar. Les apercevez-vous, capitaine ?

— Pas du tout, et c'est ce qui m'inquiète.

— Pourquoi donc ?

— Mais... Eh bien, parce que des monstres pareils sont dangereux lorsqu'ils sont contrôlés par des hommes. Mais ils peuvent l'être encore plus lorsqu'ils sont libres de se comporter selon leur sauvagerie naturelle !

Le Sophi resta silencieux durant quelques instants.

— Parce que la sauvagerie et la brutalité sont dans la nature ? Et si c'était plutôt l'effet de la fréquentation d'animaux sauvages et bien plus cruels ?

— Quels animaux ? rétorqua l'officier en posant d'instinct la main sur la poignée de son épée.

— L'homme, bien sûr, fit le Sophi en partant à grands pas – du moins aussi grands que le permettaient ses courtes jambes – en direction du rivage.

Delbar le connaissait assez pour savoir qu'il était inutile de tenter de le retenir. Il ne pouvait que le suivre, tout en faisant signe à ses hommes d'être prêts à réagir au moindre signe de danger.

Le Sophi s'arrêta bien avant d'avoir les pieds dans l'eau et resta un long moment immobile, contemplant les monstres. Ils lui semblaient ne mériter ce qualificatif qu'en raison de leur taille exceptionnelle, car là, jouant dans les eaux calmes du fleuve, ce n'étaient rien de plus que des animaux comme les autres. Des animaux domestiqués, en outre, puisqu'ils avaient porté plusieurs hommes sur leur énorme crâne. Des chevaux d'une nature un peu particulière, en quelque sorte...

Comme toujours, avec les animaux, c'étaient les hommes qui les maîtrisaient qui comptaient et Lorgan se mit à étudier avec attention l'autre rive.

— Tu ne vois personne en face ? demanda-t-il à Delbar dont il percevait la présence derrière lui.

— Personne.

— Il faudrait envoyer quelques hommes sur l'autre rive afin de s'en assurer.

L'officier ne pouvait qu'être d'accord, et il donna quelques ordres. Très vite un petit groupe de cavaliers fila vers l'amont pour traverser le fleuve sans

attirer l'attention des sauteurs. Moins d'une heure plus tard, ils faisaient leur apparition juste en face de Lorgan, mais en restant à demi dissimulés dans la végétation.

Les signes qu'ils faisaient étaient faciles à comprendre : il n'y avait trace d'aucun ennemi sur l'autre rive.

— Quand croyez-vous que nous pourrons traverser, Maître Lorgan ?

— N'est-il pas déjà tard ? Ne sommes-nous pas tous fatigués ? Fais donc dresser le camp, j'aimerais avoir plus de temps pour étudier ces étranges créatures.

Le Sophi avait raison. S'ils entamaient la traversée maintenant, il leur faudrait d'abord trouver un passage praticable pour les chariots, puis progresser péniblement pour que tout le convoi se retrouve sur l'autre rive. Ce serait une opération qui prendrait probablement toute une journée et ils n'en auraient pas fini au coucher du soleil. Mieux valait s'y engager le lendemain à l'aube qu'être rejoint par l'obscurité avec un convoi divisé entre les deux rives.

L'officier donna les ordres voulus, pendant que le Sophi, qui semblait fasciné par les animaux géants continuait à les observer.

Un peu plus tard, il confia à Maître Tolbien qu'il éprouvait une certaine appréhension à l'idée de ce que le savant voudrait faire. Le marchand pourrait-il

user de son influence sur le Sophi pour le convaincre de ne pas se lancer dans un nouveau projet insensé ?

Tolbien, qui doutait de cette influence, admit cependant qu'il ferait ce qu'il pouvait. Ne devaient-ils pas poursuivre aussi rapidement que possible sur le chemin du retour afin de regagner Kîv avant les grands froids, d'autant plus que si ses comptes étaient bons, l'hiver à venir serait un long hiver ?

MUNGIL-TOÛ – 1

Le Maître de la Horde avait en face de lui l'un des esclaves que Lhersed lui avait envoyés. Il ne les avait pas traités comme du bétail, ou alors comme un cheptel précieux, que l'on étudie avec soin. Ce n'était pas lui qui les avait tous interrogés, mais quelques hommes sélectionnés, des vieux pour la plupart, qui avaient eu le temps d'apprendre que le talent d'un être humain ne réside pas seulement dans la manière de manier le sabre.

Ils avaient eu des instructions précises. Il lui fallait des lettrés, qui pourraient rédiger des messages que l'on enverrait vers les clans éloignés, où d'autres lettrés en feraient la lecture au chef de clan. L'idée recelait un piège, car qui serait assuré de l'exactitude du message envoyé ou de sa lecture ?

Il faudrait, même si ce n'était pas une connaissance honorable, que des Malahims apprennent la lecture. Pas des guerriers, souvent trop obtus pour admettre l'intérêt de la chose. Non. Des enfants, qui deviendraient plus tard des guerriers connaissant les mystères de l'écriture. Déjà, depuis quelques jours,

deux de ses enfants les plus jeunes apprenaient les signes, de manière discrète. Si l'expérience se révélait positive, il y en aurait d'autres, jusqu'à ce que chaque clan dispose de trois lecteurs.

Il ramena son attention au présent et à l'homme qui se trouvait à genoux devant sa tente. Il pouvait avoir une trentaine d'années et était vêtu de pantalons noirs et d'une tunique grise. Ses vêtements étaient crasseux et déchirés par endroits. À genoux, il venait à peine à la taille de Mungil-Toù, et s'il avait été debout, celui-ci l'aurait encore dominé de plus d'une tête. Il n'était pourtant pas petit parmi les esclaves. C'étaient tous les Tchings qui l'étaient.

— On m'a dit que tu t'appelais Dong-Tzé.

— Vrai, Seigneur. Dong-Tzé je suis.

L'accent était atroce, mais l'homme l'avait compris et avait su lui répondre. Il avait exigé qu'on lui apprenne très vite la Langue. Il savait que dès que l'on interpose un traducteur, le mensonge, même involontaire est présent.

— Que faisais-tu dans cette ville, avant d'être esclave, Dong-Tzé ?

— Maisons... Je faisais des maisons.

En fait, il avait parlé de tentes de pierres, car le mot « maison » n'existait pas dans la Langue. C'était la preuve d'un esprit capable de jongler avec les mots et les idées, peut-être exactement ce que cherchait Mungil-Toù.

— Tu entassais les pierres pour construire des murs ?

— Non, Seigneur, il y a des... esclaves pour ça. Moi, je pensais, je dessinais.

Il s'enhardit, ramassant un morceau de bois pour faire quelques traits dans la terre et Mungil-Toù vit naître des murs et un toit, puis des fenêtres et une porte.

Cela correspondait à ce qu'on lui avait dit. Il voulait de vraies maisons, comme celles qu'il n'avait pu voir que de loin, à Kîv, et non de simples cases. Il voulait aussi des murs, toujours comme à Kîv. Un homme qui pouvait penser des maisons devrait être capable de le faire pour ériger des murs solides.

— Dong-Tzé, tu vas penser une maison. Une simple maison pour un guerrier, ses femmes et ses enfants. Il faudra que cette famille soit à l'abri de la pluie, du vent et du froid, comme si elle habitait ta ville. Ensuite, tu la construiras.

— Seul, Seigneur ?

— Tu auras le nombre d'esclaves que tu jugeras nécessaires... jusqu'à dix. À toi de les choisir. Ils m'ont souvent été envoyés avec des outils. Prends ce qu'il te faut. Si je suis satisfait, tu seras un esclave comblé et tu construiras d'autres maisons pour mon peuple. Je t'autoriserai même à prendre une femme parmi mes esclaves.

— J'ai déjà une femme, Seigneur.

— Alors, tu pourras la retrouver... après la construction de la première maison !

— Seigneur... Une question : où dois-je construire cette maison ?

— Ici même !

L'homme jeta un coup d'œil autour de lui, en faisant la moue.

— Qu'y a-t-il ? L'endroit ne te convient pas ?

(...)